



Conférence de clôture de la Journée Jean Zoro 2016 **« Apprendre par corps en EPS »**

ANDRÉ CANVEL

Permettez-moi de donner à mon vieux compagnon Michel de Montaigne (un grand connaisseur de son corps à qui il réservera une place essentielle dans ses *Essais* – je vous conseille le passage où il discourt sur les contorsions et les souffrances de son corps lors d'une crise de colique néphrétique due à des calculs rénaux qui auront raison de son corps, donc de sa vie) le soin d'exprimer ma grande émotion au moment de me jeter devant vous dans cet exercice de haute voltige que je n'aurais bien entendu jamais du accepter.

« *IL N'EST AUCUNE QUALITÉ SI UNIVERSELLE QUE LA DIVERSITÉ* ». Et la diversité des corps comme des esprits tout au long de cette belle journée a été d'une très grande qualité et ne peut se réduire à ces quelques mots que j'ai tenté de ramasser au fil des interventions en y intégrant trois contraintes : un public contraint au silence des corps mais dans une effervescence des esprits elle-même silencieuse, un témoin un peu fatigué par ces heures d'attention (je n'ai vraiment plus l'habitude de vivre une journée banale d'élève, finalement) et enfin un train à prendre – et je ne voudrais pas finir comme le jeune homme cité en illustration par Yves-Félix Montagne.

On pourrait envisager de construire une nouvelle conception de la construction comme de l'évaluation d'une nouvelle performance motrice scolaire en EPS (David Rossi, Laurent Fouchard et Serge Durali) sur des durées qui ne sont plus celles de la séquence courte, mais sur celles d'un cycle long de trois ans permettant non plus de dater la performance et de la déterminer à un contexte inscrit dans un temps et un espace contraints, mais dans un contexte ouvert indéterminé, durable, qui donne aux temps et aux espaces le soin d'offrir aux élèves « une tranche de vie d'aventure » (Serge Testevuide) où les différentes acceptions du corps pourraient enfin trouver les conditions d'un épanouissement complexe, au sens d'Edgar Morin : son imprévisibilité (celle du développement humain compris comme une expérience intime et signifiante – Yves-Félix Montagne), sa récursivité (celle de l'impossibilité de considérer les relations causales comme des principes qui résistent à la démonstration rationnelle et implique donc la nécessité d'accepter la vision divergente des modèles philosophiques du corps – Bernard Andrieu), et sa totalité (celle de l'indivisibilité assumée du corps et des apprentissages dans l'exercice contingent de la situation motrice – Philippe Gagnaire).

Pour autant, cela ne pose-t-il pas dans le même temps le problème de la genèse comme de la transmission de la technique humaine en général, corporelle en particulier (Carole Sève et Nathalie Gal-Petitfaux) ? Est-elle celle de la reproduction fonctionnelle ou biomécanique d'un modèle externe, ou au contraire un point de vue plus anthropomorphique qui considère la technique comme l'expression même de ce qui distingue l'homme de l'animal, à savoir la capacité de produire SA réponse à une situation contingente ? Dans le premier cas, l'aventure motrice est déterminée au sein du couple « corps - apprendre », et l'EPS en est l'expression normative, dans l'autre cas l'aventure motrice est déterminante au sein d'un autre couple « corps - EPS » (où le « S » de l'EPS serait devenu enfin SCOLAIRE), et cette fois-ci c'est l'apprentissage qui devient la norme, au sens où apprendre, c'est s'émanciper de sa propre nature (« *Je est un autre* », disait Arthur Rimbaud). Dans les deux cas, il nous manque la tierce réalité qui redonne toute sa complexité à notre thématique du jour.

D'une certaine façon, pour emprunter la formule à Aline Paintendre, questionner la place du corps comme tierce réalité entre apprendre et EPS, c'est celle de l'interface entre ce que je suis (corps vécu) et ce que je vis (corps objectivé). On voit par là que l'objectivation de la démarche scientifique, qui cherche à quantifier ce qu'il se passe lorsqu'un enfant apprend en EPS, implique de faire dialoguer cette dualité. Le risque, à mon sens, serait, par l'objectivation de la pensée, de réduire cette dualité qui, comme le dit Jean Cameron, peut s'entendre comme un « *CONCEPT DISCURSIF* » qui permet de traiter de l'enjeu sans le réduire. En effet, il me semble essentiel d'accepter l'existence d'une conscience motrice qui échappe aux outils d'investigations d'aujourd'hui.

Lorsqu'Isabelle Couëdon évoque le surgissement de l'altérité du handicap, on voit combien notre tierce réalité se déplace. En effet, la tension n'est plus vraiment entre l'EPS et l'apprentissage – comme dans l'illustration précédente –, mais bien plus dans la difficulté à comprendre la singularité des rapports, cette fois-ci entre corps et apprentissage. En devenant la tierce réalité, l'EPS vit alors une tension entre intégrer et inclure, ainsi que le montre de façon très clinique les témoignages des enseignants. Le « contact inter-élève », nous dit Isabelle Couëdon, doit permettre le passage d'une EPS intégrative à une EPS inclusive.

Enfin, la présence du numérique – ou plutôt l'omniprésence du numérique – (Yoann Tomaszower) est une médiation nouvelle qui interroge nos façons d'apprendre à l'école, donc la relation entre l'apprentissage et l'EPS et, on a pu le voir tout au long de la journée, la place centrale de l'image et du son, c'est-à-dire deux vecteurs qui viennent réinterroger la place de cette nouvelle et dernière tierce réalité du corps pris dans cette énigme soulevée par Spinoza « *Que peut un corps ?* ». Indéniablement, le risque serait de perdre le sens premier d'un corps en mouvement qui devrait pouvoir, à un moment donné, échapper au regard de l'autre pour se vivre tel qu'il est dans son ontologie. Et je boucle ici avec le propos liminaire de Bernard Andrieu sur la nécessité de relever le défi d'une épistémologie du corps comme être vivant dans ses deux acceptations.

Il nous faut donc à présent revenir sur la formule du jour : « Apprendre par corps en EPS », et lui adjoindre :

- un POINT, comme une affirmation qui nécessite de travailler encore et encore ce triptyque sans oublier deux composantes un peu perdues de vue par nos intervenants : le temps et le collectif ;
- un POINT D'EXCLAMATION, une façon de considérer que cela ne tombe pas sous le sens mais que cela interroge le sens que nous devons sans doute donner à l'EPS sans une fois de plus nous dédouaner du dialogue – plus que nécessaire – avec les autres disciplines ;
- UN POINT D'INTERROGATION, qui implique chacune et chacun d'entre nous pour que ces relations soient sans cesse replacées dans un contexte bien plus global, et qui renvoie à ce que Georges Vigarello nous donne à penser « *le sentiment de soi* » dans un univers scolaire, qui laisse une place mineure voire refoulée au sensible.

Mais cela relève d'une nouvelle histoire, celle de la nécessité d'un renouveau du dialogue entre la recherche et l'école, car on est encore loin d'affirmer qu'apprendre par corps en EPS soit une réalité partagée et pensée. Plus encore, cette question doit irriguer la formation professionnelle de nos enseignants sans la réserver aux seuls enseignants d'EPS, car ce qu'on perçoit en premier quand on entre dans un établissement ou dans une classe, ce sont des corps.

Et pour donner à Albert Camus le mot de la fin de cette belle journée réflexive, « *NOUS HABITONS NOTRE CORPS BIEN AVANT DE LE PENSER* ». Mais pour le penser, encore faudrait-il lui faire confiance ?

Je vous remercie.

André Canvel

Inspecteur Général de l'Éducation Nationale, groupe EPS
Délégué ministériel chargé de la prévention et de la lutte
contre les violences en milieu scolaire